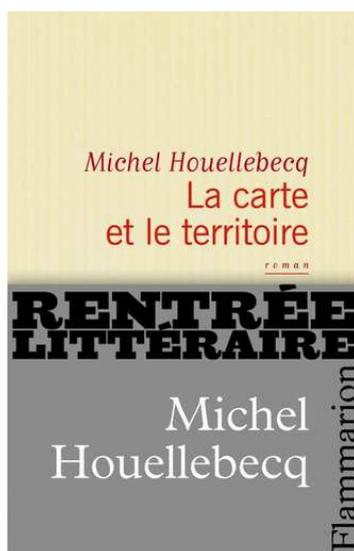


## A PROPOS DU DERNIER ROMAN DE HOUELLEBECQ



### LA CARTE ET LE TERRITOIRE<sup>1</sup>

CRITIQUE DE CLAUDE BERNIOLLES

#### BLAGUE ET PROVOCATION

Houellebecq ? Mais je l'admire. Il a dû naître d'un accouplement monstrueux du taureau prénommé Quesero, qui restera –le malheureux– dans les annales de la Boucherie si ce n'est dans celles de la Tauromachie ? Je n'avais pas, dois-je dire, une excessive propension à faire d'un fait divers taurin l'un des avatars de la littérature, mais voici que l'accident survenu le 27 août dernier dans les arènes de Tafalla, petite ville espagnole de Navarre, a mis le feu aux poudres dans le *mundillo* de la Corrida (Cf. la chronique de Paris-Match – superbe article à mon sens, de la journaliste envoyée spéciale à Tafalla) comme dans le petit monde journalistique... L'une des justifications du tout dernier roman de Michel Houellebecq du point de vue de l'un des fans de l'écrivain pourrait bien être certaine « jubilation » comme l'on en éprouve rarement à la lecture d'un roman spectacle pas comme les autres, « jubilation » trouvant sa source également, dans la concomitance, à douze jours près, de la sortie du roman (le 8 septembre en librairie) et du fait divers traumatique du 27 août – lequel me reste rapidement à éclairer.

---

<sup>1</sup> Michel Houellebecq, « La carte et le territoire », Ed. Flammarion, 2010. Prix Goncourt 2010.

Ce jour là, rapporte Paris-Match, le taureau Quesero a sauté dans la foule, enjambant un *burlador* (palissade) de 2,35 mètres de haut, provoquant la panique dans les gradins, faisant quarante blessés... ; pour finir, Quesero sera exécuté d'un coup de *puntilla* (poignard de 15 cm) et finira dans les assiettes sous la qualification « taureau à l'étouffée ». Il est devenu, ajoute la chronique, « le taureau ailé » qui a eu les honneurs des médias du monde entier, du « Shanghai Daily » à Al-Jazira en passant par C.N.N. Le lecteur comprendra sans doute que ce n'est pas exactement la psychanalyse du taureau Quesero (et pas davantage celle de Houellebecq), « leurs motivations » que je tente ici : à savoir, pourquoi par exemple, le taureau Quesero a sauté (à trois reprises dans les gradins), plutôt que de continuer à courir dans l'arène où pourtant il ne risquait pas la mort puisqu'il ne s'agissait en l'occurrence dans ce spectacle tauromachique que de sauts et d'acrobaties de voltigeurs au-dessus du taureau à la façon des courses landaises ... « *Il a sauté, parce qu'il a sauté* » ont affirmé doctement les aficionados de la plaza de Tafalla... *Il y a beaucoup de provocation à faire du taureau Quesero, le taureau « à blanc » (comme on tire des balles à blanc) de la « Tauromachie de salon », car ici au moins il n'y a pas de morts ni de blessés ... Dans la « Tauromachie de salon », on sait, chacun est alternativement torero et bull- ou plus exactement rêve de torero, toréant un vrai taureau, mais que jamais il ne toréera ... (rêve de torero qui en Espagne est celui de tous « les petits ») ; dans l'essai fameux Toreros de salon – Farce accompagnée de clameurs et de fanfâres de Camilo José Cela, prix Nobel Espagnol 1989, il est dit : « Il n'est pas indispensable pour se sentir torero, d'avoir face à soi un véritable taureau... C'est-à-dire qu'il creuse, pour le trouver, tout au fond de lui-même, dans les obscurités où sommeille le mammifère primordial ».* On peut penser qu'il y a de cela chez le romancier Houellebecq, qui torée « à blanc » ses personnages ; il y a beaucoup d'intelligence et d'énergie dans le roman *La carte et le territoire*, qui pourrait être interprété de façon burlesque comme une « Comédie de salon ». Alors, Michel Houellebecq plus authentique, costumé en *torero de salon*, qu'habillé en *peintre*, avec à côté de lui son chien Platon ?

## REGARD SUR LES OBJETS ET LE COMIQUE DES PERSONNAGES

Comment lire le roman? Parce qu'il y a un « cas » Houellebecq, si on se rappelle les romans précédents. Mais pour *La carte et le territoire*, la Critique n'a pas su ou voulu exploiter- tout au moins jusqu'à présent - la mise en abyme jouée par le prologue implicite dans ce roman, et pour le lecteur (du moins le lecteur que je suis), se cache là un grand talent ; mais il n'y a pas que le prologue, il y a aussi toute la fin et l'Épilogue (plus de 100 pages) lesquels ont été jugés faibles ou même inutiles... Je ne suis pas de cet avis ; cependant il y a plus grave, s'agissant des *crooners* de « Wikipedia », qui ont cru devoir accuser Michel Houellebecq d'avoir plagié certains passages... Attaque qui ne mérite pas que l'on s'y arrête mais qui dénonce (car la médisance n'est jamais gratuite) les basses eaux dans lesquelles une certaine modernité médiatique (ou post-modernité selon le regard) est tombée (l'immanquable Grand fait divers)... Les réserves qu'on vient de voir étant faites, je ne vais pas m'appesantir sur cette Critique, me laissant porter par la curiosité, m'attachant, (m'attaquant) de ce fait, non aux seuls personnages mais peut-être avant tout aux « objets » du roman, à sa texture, au vocabulaire époustouflant qui est du plus haut comique et qui soulève à plusieurs moments le « rire »... Mais il faut peut-être aussi se souvenir des fastes du *Nouveau roman* (Les *Gommes* d'Alain Robbe-Grillet de 1953 à titre d'exemple) pour apprécier à sa juste mesure, comme il se doit (comme on déguste un bon vin) *La carte et le territoire*, car en matière de roman comme en matière vinicole, il y a de bonnes et de moins bonnes années...

En fait, quelle a été l'évolution? Enorme question à laquelle on ne répondra qu'accessoirement, mais que néanmoins le lecteur né avant 1950 est amené à se poser... « *Le système houellebecquien est bâti sur le regard de l'écrivain et sur rien d'autre. Tout ce que touche ce regard est changé en Houellebecq.* », peut-on lire sur *fluctuat.net*, de la même manière on aurait pu dire, à l'époque des *Gommes*, que le regard de Robbe-Grillet changeait tout ce qu'il touchait en Robbe-Grillet... ce qui ne donne pas, s'entend, le secret du roman, pour en savoir plus il faudrait se glisser sous la peau de Michel Houellebecq lui-

même, devenir en quelque sorte son clone... Pour continuer un instant dans ce registre, ajoutons que le regard des deux écrivains est centré avant tout sur les objets, plus peut-être que sur les personnages (ou autant), le regard de Houellebecq étant plus anthropomorphique et du coup, moins « *déshumanisé* », que ce qu'on peut voir dans le roman cité de Robbe-Grillet... Roland Barthes à l'époque parlera de « *Littérature objective* » à propos de ce roman, trait qu'on pourrait appliquer avec des variantes à Houellebecq, comme cet autre trait remarquable de la « *trajectoire circulaire* » du protagoniste ou personnage principal dans les deux romans... Roman donc, comme je l'ai suggéré, brillant et dense, organisant plusieurs espaces de lecture qui se chevauchent ou s'emboîtent les uns les autres et qui participent chacun de ce que l'on serait en droit de nommer, la « *magie du texte* »..., ce qui explique que *La carte et le territoire* puisse se lire d'un trait à la façon d'un polar et déjà comme un best-seller...

Mais si ce premier regard « technique » (de technique littéraire) sur le roman permet d'appréhender bien des choses (sans même avoir eu besoin de lire le livre), en quoi consiste vraiment le plaisir de lecture qui a été le mien et qui pourrait être aussi celui de plusieurs lecteurs ? (car la lecture littérale d'un livre en dit toujours beaucoup plus que la Critique)... Espaces littéraires disjoints qui correspondent chacun à l'une des trois parties : les *parties* du roman, la première précédée d'un *prologue implicite* (ou introduction) déjà mentionné, et la troisième suivie d'un *Epilogue*. Il ne s'agit évidemment pas de raconter le roman, mais simplement de « décrire » quelque chose d'observable dans un premier temps, et lorsqu'il n'y a plus lieu à description observable, de « montrer » ensuite quelque autre chose... Donc malgré tout, deux registres, deux registres imbriqués, celui du regard ethnographique ou œil extérieur à ce qui est observé de la part de l'auteur-narrateur, et à la suite, un regard plus intériorisé ou œil intérieur pénétrant le dedans des personnages, les faisant se rapprocher et dialoguer, mimant leurs parlers, à la façon dont un marionnettiste tire les ficelles de figurines ou pantins... On s'amusera à regarder cela en survolant rapidement les parties du roman tout en focalisant l'attention sur quelques grands faits qui touchent de près ou de loin le héros de l'histoire, le photographe et peintre Jed Martin... Je ne sais pas si on l'a remarqué (sans doute que oui), mais l'un des fils conducteurs – l'un

des plus significatifs– est tout ce qui s’ordonne autour des « gros » événements ou performances artistiques de Jed Martin, et qui se trouve être la matière première du roman...

C’est le tableau « *Damien Hirst et Jeff Koons se partageant le marché de l’art* » dont il est parlé dès la première ligne (tableau qui sera cité plus d’une dizaine de fois tout au long du roman), tableau qui était « non réussi » (l’un des rares de toute la série des compositions du peintre) et qui sera détruit sauvagement par celui-ci ; c’est l’exposition des fameuses « *Cartes Michelin* » objets d’agrandissements photographiques qui avaient précédé (*Flash back* de la Partie I du roman) et concouru à l’ascension puis célébrité de Jed Martin comme « photographe » ; c’est après, la grande exposition de tous les tableaux du peintre Jed Martin (Partie II du roman) dont je ne citerai que deux : l’un des premiers « *Maya Dubois, assistante de télémaintenance* », puis, le célèbre tableau « *Bill Gates et Steve Jobs s’entretenant du futur de l’informatique* » considéré alors comme son chef d’œuvre, avec celui de « *Michel Houellebecq, écrivain* » peint à l’issue de la rencontre du peintre célèbre et du romancier célèbre aussi, rencontre qui est peut-être l’une des plus intéressantes du livre pour ce qui est de la drôlerie ; et ce sera à la fin (c’est sans doute l’un des clous du roman de Houellebecq), ce même tableau qui est volé (suite au meurtre du célèbre écrivain), puis retrouvé, qui permettra d’arrêter le meurtrier (Partie III et Epilogue)...

Je n’ai parlé jusqu’ici que des « tableaux » ; il y a aussi le regard encyclopédique de Jed Martin qui accompagne ces tableaux, regard d’ethnologue sur la société de son temps comme le souligne Houellebecq, observant, scrutant, faisant l’inventaire de tous les produits industriels ou manufacturés de notre civilisation au tournant du troisième millénaire (c’est-à-dire aujourd’hui) et qui constitue une mine d’enseignements touchant notre société chaque jour devenue plus publicitaire, médiatique et informatisée– qui rappelle, *volens nolens*, l’inventaire des objets et métiers de l’Encyclopédie reflet de la civilisation du XVIII<sup>e</sup> siècle... Regard donc, fascinant, non seulement de peintre mais aussi

d'historien de la civilisation, qu'est Jed Martin, lequel n'est jamais que le prête-nom de l'auteur lui-même, l'écrivain Houellebecq (comme dans tout « *roman d'autofiction* »)...

Mais il y a un autre grand pan du livre – qui pourrait être sous-titré comme suit : « Comment parler « sérieux » avec légèreté » ? C'est tout le côté *burlesque et comique*, irrésistiblement comique, dont la satire est présente dans les dialogues des personnages, mais d'où découle aussi, non sans paradoxe, beaucoup d'humanité... Il faut que je répète ici ce que j'ai suggéré plus haut, à savoir le jeu animation des personnages par l'auteur-narrateur marionnettiste Michel Houellebecq lui-même – qui apparaissent, et disparaissent, puis reviennent au cours de la narration, comme si chaque fois l'on tirait quelque ficelle – car, ainsi qu'on l'a écrit, Jed Martin, le personnage principal, *n'agit pas*, mais *est agi*, et est soumis d'une certaine manière aux personnes ou personnages qu'il rencontre ; citons Olga la belle Russe qui *l'agit*, ou encore Geneviève, la jolie Malgache, qui se prostitue pour lui (sans qu'il se sente en aucune façon *maquereau* pour autant), et qui semble-t-il, l'aimait; citons encore le galeriste Franz, grâce auquel pour partie, il accède à la célébrité de peintre ; et citons enfin son « modèle », Michel Houellebecq lui-même, propulsé à l'état de personnage comme les autres, jouant cette fois sa propre partition d'écrivain (c'est le marionnettiste ici dont on découvre les ficelles apparentes, comme dans certains jeux de marionnettes d'aujourd'hui...) ...

Combien de « scoops » comiques ne faudrait-il pas « montrer » à présent, comme seulement on peut faire au théâtre... Donnons malgré tout quelques unes des répliques ou sketches les plus truculents : Beigbeider par exemple : « *Ha ha haaa !...* », *l'écrivain partit d'un éclat de rire exagéré, faisant se retourner une dizaine de personnes...* » « *Mais oui, bien sûr, il faut être artiste ! ... Pour coucher avec les plus belles femmes, aujourd'hui, il faut être artiste ! Moi aussi, je veux devenir ar-tis-te !* » ....*Son verre de vodka tremblait entre ses mains... Il baissa les bras, ajouta... Paroles de... et éclata en sanglots* ». Aussi, le portrait de Marilyn , l'attachée de presse du groupe Michelin, qui disparaît puis revient, au cours de la narration : « [...] *il [Jed] fut surpris de se trouver en présence d'une petite chose souffreteuse, maigre, et presque bossue, malencontreusement prénommée Marilyn,*

*vraisemblablement névrosée de surcroît – tout le temps de leur premier entretien elle tordit ses longs cheveux noirs et plats, composant peu à peu des nœuds indéfaits avant d’arracher la mèche d’un coup sec. Son nez coulait constamment, et dans son sac à main aux dimensions énormes, plutôt un cabas, elle transportait une quinzaine de boîtes de mouchoirs jetables... »... ; cette même Marilyn qui reparait, miraculeusement transformée... « [...] elle parlait maintenant de sa vie sexuelle avec un sans-gêne qui stupéfia Jed. Comme Franz la complimentait sur son bronzage, elle répondit qu’elle revenait de ses vacances d’hiver en Jamaïque. « J’ai super bien baisé », ajouta-t-elle, « putain, les mecs, ils sont géniaux. ».*

Dans cette galerie de portraits, celui aussi de Patrick Forestier, le Directeur de la communication Michelin France... : *« Pour recevoir Jed, Forestier avait choisi l’option « petit-déjeuner de travail » ;... Il ouvrit largement les bras pour l’accueillir ;... « J’avais confiance... J’ai toujours eu confiance ! » s’exclama-t-il ... » « Maintenant...il va falloir transformer l’essai ! » (il agita ses bras en de rapides mouvements horizontaux, qui étaient, Jed le comprit aussitôt, une imitation de passes de rugby). Puis un peu plus loin : « [...] en ce qui concerne vos œuvres, il faut frapper très fort ! » Il se redressa d’un coup sur son canapé, fugitivement Jed eut l’impression qu’il allait sauter à pieds joints sur la table basse et se frapper la poitrine des poings dans une imitation de Tarzan. »* Dans ce genre de rencontre, c’est souvent l’occasion pour l’auteur-narrateur Houellebecq de se moquer du discours stéréotypé qui a cours aujourd’hui dans les cercles du marketing ou des stars médiatiques... Mais le scoop du scoop, c’est évidemment la rencontre de Jed Martin avec Houellebecq, d’abord dans la maison de celui-ci en Irlande, puis dans le Loiret, où apparaît toute la loufoquerie du personnage dans des saynètes chaque fois plus drôles les unes que les autres...

Ici, trois ou quatre passages : *« Je vous ai dit tout le mal que je pensais des moutons (un moment avant, Houellebecq avait dit : Il n’y a pas plus con qu’un mouton). La vache même... Mais le porc est un animal admirable, intelligent, sensible, capable d’une affection sincère et exclusive pour son maître. Et son intelligence, réellement, surprend, on n’en*

connaît même pas exactement les limites. Savez-vous qu'on a pu leur enseigner à maîtriser les opérations simples ? Enfin au moins l'addition, et je crois la soustraction chez certains spécimens très doués. L'homme est-il en droit de sacrifier un animal capable de s'élever jusqu'aux bases de l'arithmétique ? Franchement, je ne le crois pas. » Ou encore : « J'ai replongé... J'ai complètement replongé au niveau charcuterie... En effet, la table était parsemée d'emballages de chorizo, de mortadelle, de pâté de campagne. Il tendit à Jed un tire-bouchon, et sitôt la bouteille ouverte avala un premier verre d'un trait [...] Il commença à découper un «deuxième» saucisson, puis, le couteau à la main, s'interrompit pour entonner d'une voix puissante : « Aimer, rire, et chanter !... » D'un geste large il balaya la bouteille de vin, qui s'écrasa sur le carrelage ....Je vais ouvrir une autre bouteille (dit) l'écrivain. ». «On a déjà beaucoup bu ... (dit Jed) » - Allez, vous allez pas partir maintenant ! On commence juste à s'amuser. » « Aimer, rire et chanter ! ... » entonna-t-il de nouveau avant d'avalier d'un trait un verre de vin chilien. « Foucra bouldou ! Bistroye ! Bistroye ! », ajouta-t-il avec conviction ».

Autre passage: « ...Excusez-moi, je deviens agressif, c'est les mycoses... » Sous le regard effaré de Jed il commença à se gratter les pieds, furieusement, jusqu'à ce que des gouttes de sang commencent à perler. « J'ai des mycoses, des infections bactériennes ....Je suis en train de pourrir sur place et tout le monde s'en fout,... j'ai été honteusement abandonné par la médecine, qu'est-ce qu'il me reste à faire ? Me gratter, me gratter sans relâche, c'est ça qu'est devenue ma vie maintenant : une interminable séance de grattage.». Ce à quoi il faut ajouter cette facétie : « -Vous n'écrivez plus ? (avait demandé Jed) - Début décembre (avait répondu Houellebecq), j'ai essayé d'écrire un poème sur les oiseaux ....Finalement, j'ai écrit sur mon chien. C'était l'année des P, j'ai appelé mon chien Platon, et j'ai réussi mon poème ; c'est un des meilleurs poèmes jamais écrits sur la philosophie de Platon - et probablement aussi sur les chiens. Ce sera une de mes dernières œuvres, peut-être la dernière. » La rencontre qu'on vient de voir est bien sûr très drôle et loufoque (il y en a d'autres...), mais en fait, tous les « vis-à-vis » de Jed avec les divers protagonistes du roman, font rire -dérision, burlesque ou satire sont de la partie, en dépit de certains moments « culturels » ou savants, qui courent aussi dans la narration.

Quelle philosophie du livre pour finir, le lecteur, est amené inévitablement à se demander ? – dans les rapports de Jed – Houellebecq, aux femmes (Geneviève, Olga, etc.), dans ceux portant sur la vieillesse et sur son vieux père ex-architecte (qui mourra euthanasié) au cours du long chapitre X (Partie II) plein d'affection et de confidences du père, qu'il faut lire, et les passages qui ont trait à l'Art... Voici quelques réponses qu'on trouve, à fleur du texte : « *-Est-ce que tu sais, au fond, pourquoi tu plais aux femmes ? avait demandé un jour Olga à Jed. -Parce que tu as un regard intense. Un regard passionné. Et c'est cela, avant tout, que les femmes recherchent (c'est ce même Jed décrit avant, dans un autre contexte, comme « de petite taille lui (facilitant) l'adoption d'une posture de soumission en général»).* On lit aussi, quelques pages après cette mention « *Dans son collège de jésuites, il y avait eu ces romans réalistes du dix-neuvième siècle où il arrive que de jeunes gens ambitieux réussissent par les femmes ; il était surpris de se retrouver dans une situation similaire.»*

Ce sont cependant les tout derniers chapitres de *l'Épilogue*, le déménagement de Jed Martin dans l'ancienne maison de ses grands-parents dans la Creuse (la France rurale) où il vivra ses trente dernières années avant de mourir, qui donnent sans conteste, une ou deux vraies clés du caractère de Jed et de la philosophie du roman. D'abord cette notation, dans la bouche du narrateur – (à propos de Jed) « *il était retombé dans cette solitude accablante, mais à ses yeux indispensable et riche, un peu comme le néant « riche de possibilités innombrables » de la pensée bouddhiste. Sauf que pour l'instant le néant n'engendrait que le néant, et c'était surtout pour cela qu'il changeait de résidence, dans l'espoir de retrouver cette impression bizarre qui l'avait poussé dans le passé à ajouter de nouveaux objets, qualifiés d'artistiques, aux innombrables objets naturels ou artificiels déjà présents dans le monde»*, puis, les dernières créations extravagantes du peintre, redevenu photographe (vidéoplaste), manipulant de vieux objets industriels (vidéogrammes soumis à des surimpressions multiples à la manière des calques de Photoshop) , accélérant leur lente et inexorable dégradation naturelle par la lumière, et qui finiront par être recouverts par le végétal (après *l'anéantissement généralisé de l'espèce humaine*). Malgré tout, qui « allège » la « *décomposition* » de la fin, la rencontre du *barbu à queue de cheval* et à la

*Harley-Davidson* peignant des toiles *d'heroic fantasy*, laides (pensait Jed), l'une de ses dernières rencontres, mais pleine d'humanité (on a envie de dire, de bonté). Dans les grands romans, le vrai adversaire pour l'Artiste n'est peut-être pas la mort, mais le Temps. *La carte et le territoire* n'échappe pas à la règle. Les dernières lignes du roman sont les suivantes : « *Puis tout se calme, il n'y a plus que des herbes agitées par le vent. Le triomphe de la végétation est total* ».